

ne peut être qualifiée d'approbation, n'est pas surtout une approbation des signes supplémentaires clairement exclus de la faveur du concordat. Le *Motu proprio* laisse d'autre part le champ libre aux discussions théoriques. Mais il est clair qu'en cherchant à se traduire graphiquement les théories particulières ne doivent pas déteindre sur la notation normale et traditionnelle de manière à l'altérer.

Ces quelques observations et explications écrites par ordre, quoique pour le détail et l'expression sous ma propre responsabilité, vous rendent compte de la situation. Celle-ci délicate par certains côtés se trouve, disons-le, étrangement faussée et dénaturée dans la récente polémique des journaux italiens et surtout allemands, on sait sous quelle inspiration. J'ai toujours peu écouté les polémiques, peu désiré surtout d'y entrer; néanmoins vous ferez de ces explications devenues nécessaires l'usage que vous croirez opportun.

J'avais eu l'espoir de pouvoir vous faire visite à Paris, quand j'y suis passé à la fin d'octobre pour revenir ici, mais je vous ai su très occupé en ce moment et moi-même je me trouvais pris par le temps et la hâte du voyage; je l'ai beaucoup regretté et je suis heureux aujourd'hui de l'occasion qui me permet de vous écrire et de vous assurer, cher monsieur, de mes sentiments d'estime et de respectueux dévouement.

† F. JOSEPH POTHIER,
abbé de S. Wandrille.

(Univers, 24. 1. 06.)

Une rectification flatteuse

Le correspondant londonnien de la *Croix* (Paris) terminait sa lettre du 24 janvier par le paragraphe suivant, qui contient une appréciation précieuse pour le clergé canadien :

Il est rare qu'une faute d'impression se glisse dans mes articles. Pourtant, dans le dernier il s'en trouve une que je désire rectifier. On m'a fait dire : « Ce sont les prêtres catholiques qui ont entretenu le sentiment national en Pologne, en Irlande et chez cet admirable peuple français. » J'avais écrit *canadien français*. L'erreur, après tout, n'est peut-être pas si grave, car aujourd'hui la vraie France est là-bas. La nôtre est dégénérée.

F. DE BERNHARDT.